

David
Diop

Frère d'âme

R O M A N

David
DIOP

Rentrée littéraire 2018 • **Seuil**

FRÈRE D'ÂME

Du même auteur

1889, l'Attraction universelle
L'Harmattan, 2012

DAVID DIOP

FRÈRE D'ÂME

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Pour les citations en exergue :

Pascal Quignard, *Mourir de penser*,
© Éditions Grasset & Fasquelle, 2014, p. 102.

Cheikh Hamidou Kane, *L'Aventure ambiguë*,
© Éditions Julliard, 1961, p. 190.

David Diop est représenté par SFSG Agency.

ISBN 978-2-02-139824-3

© Éditions du Seuil, août 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À ma première lectrice, mon épouse,
aux yeux baignés de lumière lucide;
trois pépites noires sourient dans tes iris.
À mes enfants comme les doigts d'une main.
À mes parents, passeurs de vie métisse.*

Nous nous embrassons par nos noms.
MONTAIGNE, « De l'amitié », *Essais*, Livre 1

Qui pense trahit.
PASCAL QUIGNARD, *Mourir de penser*

Je suis deux voix simultanées. L'une s'éloigne
et l'autre croît.
CHEIKH HAMIDOU KANE, *L'Aventure ambiguë*

I

– ... je sais, j'ai compris, je n'aurais pas dû. Moi, Alfa Ndiaye, fils du très vieil homme, j'ai compris, je n'aurais pas dû. Par la vérité de Dieu, maintenant je sais. Mes pensées n'appartiennent qu'à moi, je peux penser ce que je veux. Mais je ne parlerai pas. Tous ceux à qui j'aurais pu dire mes pensées secrètes, tous mes frères d'armes qui seront repartis défigurés, estropiés, éventrés, tels que Dieu aura honte de les voir arriver dans son Paradis ou le Diable se réjouira de les accueillir dans son Enfer, n'auront pas su qui je suis vraiment. Les survivants n'en sauront rien, mon vieux père n'en saura rien et ma mère, si elle est toujours de ce monde, ne devinera pas. Le poids de la honte ne s'ajoutera pas à celui de ma mort. Ils ne s'imagineront pas ce que j'ai pensé, ce que j'ai fait, jusqu'où

la guerre m'a conduit. Par la vérité de Dieu, l'honneur de la famille sera sauf, l'honneur de façade.

Je sais, j'ai compris, je n'aurais pas dû. Dans le monde d'avant, je n'aurais pas osé, mais dans le monde d'aujourd'hui, par la vérité de Dieu, je me suis permis l'impensable. Aucune voix ne s'est élevée dans ma tête pour me l'interdire : les voix de mes ancêtres, celles de mes parents se sont tuées quand j'ai pensé faire ce que j'ai fini par faire. Je sais maintenant, je te jure que j'ai tout compris quand j'ai pensé que je pouvais tout penser. C'est venu comme ça, sans s'annoncer, ça m'est tombé sur la tête brutalement comme un gros grain de guerre du ciel métallique, le jour où Mademba Diop est mort.

Ah ! Mademba Diop, mon plus que frère, a mis trop de temps à mourir. Ça a été très, très difficile, ça n'en finissait pas, du matin aux aurores, au soir, les tripes à l'air, le dedans dehors, comme un mouton dépecé par le boucher rituel après son sacrifice. Lui, Mademba, n'était pas encore mort qu'il avait déjà le dedans du corps dehors. Pendant que les autres s'étaient réfugiés dans les plaies béantes de la terre qu'on appelle les tranchées, moi je suis resté près de Mademba, allongé contre lui, ma main droite dans sa main gauche, à

regarder le ciel bleu froid sillonné de métal. Trois fois il m'a demandé de l'achever, trois fois j'ai refusé. C'était avant, avant de m'autoriser à tout penser. Si j'avais été alors tel que je suis devenu aujourd'hui, je l'aurais tué la première fois qu'il me l'a demandé, sa tête tournée vers moi, sa main gauche dans ma main droite.

Par la vérité de Dieu, si j'étais déjà devenu celui que je suis maintenant, je l'aurais égorgé comme un mouton de sacrifice, par amitié. Mais j'ai pensé à mon vieux père, à ma mère, à la voix intérieure qui ordonne, et je n'ai pas su couper le fil barbelé de ses souffrances. Je n'ai pas été humain avec Mademba, mon plus que frère, mon ami d'enfance. J'ai laissé le devoir dicter mon choix. Je ne lui ai offert que des mauvaises pensées, des pensées commandées par le devoir, des pensées recommandées par le respect des lois humaines, et je n'ai pas été humain.

Par la vérité de Dieu, j'ai laissé Mademba pleurer comme un petit enfant, la troisième fois qu'il me suppliait de l'achever, faisant sous lui, la main droite tâtonnant la terre pour rassembler ses boyaux éparpillés, gluants comme des couleuvres d'eau douce. Il m'a dit : « Par la grâce de Dieu et par celle de notre grand marabout, si tu es mon frère, Alfa, si tu es vraiment

celui que je pense, égorge-moi comme un mouton de sacrifice, ne laisse pas le museau de la mort dévorer mon corps ! Ne m'abandonne pas à toute cette saleté. Alfa Ndiaye... Alfa... je t'en supplie... égorge-moi ! »

Mais justement parce qu'il m'a parlé de notre grand marabout, justement, pour ne pas contrevenir aux lois humaines, aux lois de nos ancêtres, je n'ai pas été humain et j'ai laissé Mademba, mon plus que frère, mon ami d'enfance, mourir les yeux pleins de larmes, la main tremblante, occupée à chercher dans la boue du champ de bataille ses entrailles pour les ramener à son ventre ouvert.

Ah, Mademba Diop ! ce n'est que quand tu t'es éteint que j'ai vraiment commencé à penser. Ce n'est qu'à ta mort, au crépuscule, que j'ai su, j'ai compris que je n'écouterais plus la voix du devoir, la voix qui ordonne, la voix qui impose la voie. Mais c'était trop tard.

Quand tu es mort, les mains enfin immobiles, enfin apaisé, enfin sauvé de la sale souffrance par ton dernier souffle, j'ai seulement pensé que je n'aurais pas dû attendre. J'ai compris trop tard d'un souffle que j'aurais dû t'égorger dès que tu me l'as demandé, alors que tu avais encore les yeux secs et la main gauche serrée

dans la mienne. Je n'aurais pas dû te laisser souffrir comme un vieux lion solitaire, dévoré vivant par des hyènes, le dedans dehors. Je t'ai laissé me supplier pour de mauvaises raisons, des pensées toutes faites, trop bien habillées pour être honnêtes.

Ah, Mademba ! comme j'ai regretté de ne pas t'avoir tué dès le matin de la bataille alors que tu me le demandais encore gentiment, amicalement, un sourire dans la voix ! T'égorger à ce moment-là aurait été la dernière bonne plaisanterie que j'aurais pu te faire dans la vie, une façon de rester amis pour l'éternité. Mais au lieu de m'exécuter, je t'ai laissé mourir en m'insultant, pleurant, bavant, hurlant, chiant sous toi comme un enfant fou. Au nom de je ne sais quelles lois humaines, je t'ai abandonné à ton sort misérable. Peut-être pour sauver mon âme, peut-être pour rester tel que ceux qui m'ont élevé ont voulu que je sois devant Dieu et devant les hommes. Mais devant toi, Mademba, je n'ai pas été capable d'être un homme. Je t'ai laissé me maudire, mon ami, toi, mon plus que frère, je t'ai laissé hurler, blasphémer, parce que je ne savais pas encore penser par moi-même.

Mais aussitôt que tu es mort dans un râle, au milieu de tes boyaux à l'air libre, mon ami, mon plus que

FRÈRE D'ÂME

frère, aussitôt que tu es mort, j'ai su, j'ai compris que je n'aurais pas dû t'abandonner.

J'ai attendu un peu, allongé près de tes restes à regarder passer dans le ciel du soir, bleu profondément bleu, la queue étincelante des dernières balles traçantes. Et dès que le silence s'est posé sur le champ de bataille baigné dans le sang, j'ai commencé à penser. Tu n'étais plus qu'un amas de viande morte.

J'allais faire ce que tu n'arrivais pas à faire au long du jour parce que ta main tremblait. J'ai saintement rassemblé tes entrailles encore chaudes et je les ai déposées dans ton ventre, comme dans un vase sacré. Dans la pénombre, j'ai cru te voir me sourire et j'ai décidé de te ramener chez nous. Dans le froid de la nuit, j'ai enlevé le haut de mon uniforme et ma chemise aussi. J'ai passé ma chemise sous ton corps et j'en ai serré les manches sur ton ventre, un double nœud très, très serré qui s'est taché de ton sang noir. Je t'ai pris à bras-le-corps et je t'ai ramené à la tranchée. Je t'ai porté dans mes bras comme un enfant, mon plus que frère, mon ami, et j'ai marché et marché encore dans la boue, dans les crevasses creusées par les obus, remplies d'eau salement sanguinolente, dérangerant les rats sortis de leurs souterrains pour se nourrir de

FRÈRE D'ÂME

chairs humaines. Et en te portant dans mes bras, j'ai commencé à penser par moi-même, en te demandant pardon. J'ai su, j'ai compris trop tard ce que j'aurais dû faire quand tu me le demandais les yeux secs, comme on demande un service à son ami d'enfance, comme un dû, sans cérémonie, gentiment. Pardon.

